

Quatre artistes racontent l'Afrique

Le 04/05/2017

Par Judith Benhamou-huet



Dessin pour Triumphs and Laments (2016), de Williams Kentridge. Encre d'Inde sur papier. - Thys Dullaart/Courtesy Williams Kentridge et Marian Goodman Gallery, Paris et Goodman Gallery, Johannesburg

La Fondation Louis Vuitton, à Paris, consacre actuellement une série d'expositions aux créateurs d'un continent dont on connaît peu les talents.

Chéri Samba

Il est petit et extrêmement énergique. Ses tableaux lui ressemblent. Il s'appelle Chéri Samba, et il est la vedette de la peinture en République démocratique du Congo. Né en 1956, l'artiste fait partie des premiers noms de l'art africain introduits dès la fin des années 1980 en Occident. Aujourd'hui, ses œuvres s'inscrivent au générique des collections permanentes du MoMA de New York, du musée Ludwig de Cologne ou du Centre Pompidou à Paris. Quant au plus grand collectionneur au monde d'art africain contemporain, Jean Pigozzi, il en possède un ensemble colossal, dont une sélection de neuf peintures est montrée à la Fondation Louis Vuitton. Chéri Samba réalise seulement une dizaine de tableaux par an. Ils représentent des scènes figuratives hyperréalistes qui sont, le plus souvent, particulièrement soignées dans les détails. Peintes dans des tons très vifs et contrastés, elles affichent un contenu politique et une morale inscrite dans le tableau même. Le peintre adore se représenter dans des mises en perspective de son existence et des problèmes du monde. Chéri Samba en peinture, c'est par exemple *Je suis un rebelle*, une composition dans laquelle il met en garde contre les

révolutionnaires de tous bords, en 1999. En 2004, dans *Problème d'eau*, le voici à califourchon sur une fusée en quête de sources d'irrigations jusque dans l'espace.

Samba parle de corruption, de séduction, de vanité... Son langage est devenu si populaire que des faussaires n'ont pas hésité à démultiplier sa production. Mais, comme le proclamait une de ses toiles de 1997 qui appartient aussi à Jean Pigozzi : *L'espoir fait vivre*. Les faussaires ont été stoppés dans leur expansion, et Chéri Samba continue à être un des chéris du marché de l'art africain contemporain.

William Kentridge

On reconnaît les plus grands artistes au fait qu'ils inventent des univers. C'est le cas de William Kentridge, gloire de l'art contemporain sud-africain qui expose et se produit dans le monde entier. Né en 1955, il a mis en place un vocabulaire unique qui part de dessins au fusain et qu'il transforme en films d'animation et installations savantes dans lesquels il associe photos, vidéos, esquisses, musiques et chants. On entre dans un monde extraordinaire, bruyant et animé, inspiré du théâtre de Guignol, du music-hall, des ombres chinoises et des heures lugubres de l'apartheid. Kentridge ne délivre jamais une histoire rectiligne. Il crée des sensations. Il parle de « puzzles » et justifie : « Toute réponse simple est une réponse fausse. » Pour arriver à mettre en place son monde, il raconte qu'il a, entre autres, étudié le théâtre à Paris à l'école de Jacques Lecoq. On remarque que l'artiste est cependant moins sombre que la plupart de ses confrères sud-africains. Une élégance légère parcourt ses créations, ce qui ne l'a pas empêché de dénoncer le racisme. En 2010, lors de son exposition au Jeu de Paume, à Paris, il expliquait à ce propos : « Je pratique un art politique, c'est-à-dire ambigu, contradictoire, inachevé, orienté vers des fins précises : un art d'un optimisme mesuré, qui refuse le nihilisme. »

Une de ses productions les plus surprenantes est montrée à la Fondation Louis Vuitton. Elle traite dans une vidéo très rythmée de la Commune de Paris, un grand sujet d'inspiration pour les révolutionnaires chinois mais vu par un observateur sud-africain. Cela donne une superposition d'images issues de l'ancien empire du Milieu, de la Révolution culturelle et de références à la Commune ponctuées par la délicieuse intervention d'une danseuse noire qui se trémousse, un fusil à la main sur des airs de *L'Internationale*. Images mêlées de la « lutte finale ». C'est ce qu'on appelle la culture globale.

Athi-Patra Ruga

Il est un pur produit du xxi^e siècle. Athi-Patra Ruga, né en 1984, se revendique comme un membre actif de la « génération selfie ». Il n'est cependant pas nécessaire de justifier sa propre omniprésence dans son oeuvre car, avant lui, de prestigieux artistes, tels Dürer et Rembrandt, étaient aussi des adeptes de l'autoportrait. Plus sérieusement, le Sud-Africain Athi-Patra Ruga se revendique noir, gay et non chrétien. L'écouter parler est un bonheur : ses gestes sont expressifs. Il semble danser. Il est d'ailleurs un adepte des performances. Mais sa production artistique a trouvé pour support principal la tapisserie. La galerie parisienne In Situ de Fabienne Leclerc a déjà montré son travail, et on retrouve sept de ses créations spectaculaires à la Fondation Louis Vuitton. Immenses, marquées par des couleurs très contrastées et des sujets riches... Plutôt que de peindre ou de sculpter, il a choisi de broder des espèces de légendes contemporaines qui le mettent en scène dans des situations singulières. Pour cela, il pratique à longueur de journée la technique du « petit point » comme il le dit lui-même en

utilisant ce mot français. « J'aime la discipline que la broderie me donne. C'est une pratique à la fois docile et féminine à laquelle j'adjoins ma propre identité », explique-t-il.

Athi-Patra Ruga raconte ses problèmes avec la police parce qu'il s'habille de manière différente. Il raconte ses problèmes de visas. Il se représente en héros d'une histoire douloureuse : « Nos parents ne voulaient pas parler d'apartheid. Moi, je suis né six ans avant la fin de ce régime. Je tiens à aborder le sujet des attaques anti-noires, des attaques anti-gays. L'art est une manière de libérer ce pays. » Et de conclure : « Je veux imaginer une oeuvre belle afin de changer les choses. »

David Goldblatt

Il est un grand témoin de la terrible réalité de son pays. David Goldblatt est un Sud-Africain blanc né en 1930. Sa vraie vie a commencé en 1963, le jour où il s'est décidé à vendre le magasin de vêtements laissé par son père, pour se consacrer à la photographie. Au printemps 2018, il sera l'objet d'une rétrospective au Centre Pompidou, à Paris. En attendant, la Fondation Louis Vuitton montre une série récente de ses photographies dont un ensemble sur les protestations étudiantes en 2014 et 2015 en Afrique du Sud. Goldblatt est un intellectuel à tendances sociologiques qui utilise son appareil photo de manière systématique comme un témoin du pouvoir et du contre-pouvoir dans le pays. Il s'est beaucoup intéressé aux mécanismes de la violence, notamment dans sa ville, Johannesburg : « Ma femme a subi une agression armée à notre domicile, et moi aussi. J'ai été par ailleurs agressé trois fois dans la rue. Autour de notre maison, équipée d'une alarme, il y a des barrières électrifiées. Nous payons une prime d'assurance très élevée à cause de ces risques. En outre, j'habite dans un quartier sécurisé dans lequel il n'est possible d'entrer que par une porte, elle-même contrôlée. J'ai cherché à comprendre ce qui engendrait une telle violence à Johannesburg. » Ses images, frontales, sont accompagnées de textes descriptifs.

Récemment, David Goldblatt a de nouveau exprimé ses craintes. Les mouvements étudiants ont réveillé selon lui des attitudes racistes « qui nous ramènent aux temps de l'apartheid. Dans le passé, la construction noire n'était pas antidémocratique. Aujourd'hui, elle est accompagnée d'un silence total des intellectuels de notre pays. C'est inquiétant ».

« Art / Afrique, le nouvel atelier », jusqu'au 28 août, à la Fondation Louis Vuitton, à Paris -- www.fondationlouisvuitton.fr

Judith Benhamou-Huet

<https://www.lesechos.fr/serie-limitee/culture/arts/0212035223236-quatre-artistes-racontent-lafrique-2084397.php#KA6Ek5YHWmAqHcsK.99>